

---

## Rose

*Obernai, lundi 27 septembre 1880.*

Un jour je serai riche. Un jour je serai riche. Un jour je serai riche, riche, riche...

Dévalant l'étroit escalier avec une agilité impressionnante, Rose Margraff débitait son mantra journalier. Une formule qu'elle récitait mentalement tous les matins au moment de partir pour la manufacture Mohler.

C'est madame Kintz, la femme du notaire, qui avait fait naître l'idée dans la tête de la jeune fille, un jour où elle était venue chez les Margraff pour chercher l'argent du loyer que Linette, la mère de Rose, avait oublié de payer. *Oublier*, un verbe trop commodément utilisé par Linette lorsqu'elle ne pouvait honorer une échéance. Du moins était-ce le reproche que lui faisait madame Kintz sans pour autant la mettre au pied du mur par égard pour sa fille, Rose.

Ce dimanche-là, Rose avait reçu la femme du notaire dans la seule pièce convenable, la salle à manger. Une pièce sombre, au plafond bas, meublée simplement, avec pour seule afféterie, des rideaux de mousseline jaune de part et d'autre des deux fenêtres donnant sur la rue. Et tandis que madame Kintz ramassait une à une les pièces d'argent disposées en

un petit tas sur le bord de la table, Rose, debout à quelques mètres derrière elle, ne pouvait s'empêcher d'admirer l'arrogante distinction de la propriétaire des lieux, une aristocrate de naissance, qui portait une jolie robe de couleur parme, un chapeau assorti et des souliers bien cirés. Et, comme si madame Kintz avait deviné les pensées de sa pensionnaire, elle se retourna et lui lança comme un reproche en la fixant droit dans les yeux :

— Qu'attends-tu pour te marier, Rose Margraff ! Tu sortirais de cette misère. Tu n'es pas vilaine. Il doit bien y avoir quelqu'un de convenable qui s'intéresse à toi !

Puis madame Kintz avait sorti une boîte de confiserie de son sac, et l'avait soigneusement posée sur la table comme elle l'aurait fait avec un objet fragile. Rose l'avait regardée faire, gênée. Elle ne supportait pas qu'on lui rappelle sa condition. Elle se sentait médiocre, petite, insignifiante, comme un tas de rien que l'on peut traiter avec mépris. C'était insupportable pour elle ! Et, comme si cela ne suffisait pas, madame Kintz enfonça le clou en ajoutant orgueilleusement : *Ma brave fille, n'hésite pas à venir me voir, à mon domaine, j'ai donné des ordres pour que des repas chauds te soient servis à chacune de tes visites. Je sais dans quelle situation tu es !*

Ce n'est pas tant l'initiative qui dérangeait Rose, mais l'inflexion condescendante avec laquelle madame Kintz, consciente de sa supériorité, avait dit ces mots. Et son regard aussi, oui, son regard glacial, un regard de juge balayant à tout jamais le peu de dignité que Rose avait réussi à garder d'elle-même. L'humiliation subie ce jour-là fut si offensante pour la jeune fille, qu'elle se jura : *Un jour je serai riche ! Un jour je serai riche !* Et, si Rose avait ignoré jusque-là le moyen de le devenir, ses doutes s'étaient dissipés ce

matin-là. Madame Kintz avait raison ! Elle épouserait un *monsieur* et deviendrait une femme respectable. Bien que la réalité étouffât cette utopie. Elle était pauvre.

La matinée était pluvieuse. La température encore douce en ce début d'automne qui s'était invité dans la petite ville d'Obernai après un été agité par les orages. À cette heure matinale, le silence dominait dans la rue des Capucins. Un quartier étriqué. Un quartier d'ouvriers.

Tout en trotinant en direction de la maison voisine située en contrebas, Rose se sentit presque heureuse. Sa mère lui avait annoncé son imminent retour à la maison. La jeune fille s'en réjouissait, quoi qu'elle accordât davantage ce revirement de situation au coup du sort plutôt qu'à l'envie de sa mère de la retrouver. Depuis l'automne dernier, où Linette Margraff avait surpris Benoît Grasser, dit Bougras, le propriétaire de La Couronne avec qui elle vivait depuis trois ans, en pleins ébats amoureux avec une paysanne de Rosheim, le couple battait de l'aile. Cela laissait présager une rupture prochaine. *Tant mieux*, songea Rose, *une fois ma mère de retour à la maison, je m'occuperai d'elle et tout rentrera dans l'ordre.*

Une brise se mit à souffler, lui caressant le visage. Elle soupira profondément. L'hiver arrivait à grands pas, et Rose n'aimait pas l'hiver. Elle s'arrêta devant une maison grise aux murs menaçants avec une façade à colombages, ennoblie d'un oriel. Elle tambourina contre le bois défraîchi de la porte avec la paume de sa main. Une voix déchira le silence d'un *J'arrive* retentissant. Une fraction de seconde plus tard, Barbel, son amie d'enfance, se trouva debout sur le perron.

— Tu es encore en retard, Rose ! Allez, on se remue !

Tout en marchant, Barbel lorgnait le ventre de Rose, rougissant à chaque fois que cette dernière la surprenait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rose au bout d'un moment, agacée par cette attitude.

— Tu es sûre ? Vraiment sûre ?

— Oui, il n'y a pas de doute. J'ai vu la grande Sophie. Elle m'a dit de le faire dans les jours qui viennent, sinon il sera trop tard.

— Ne crains-tu pas qu'elle parle ?

— Non, elle a l'habitude.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

— Comment ça, qu'est-ce que je vais faire ?

Barbel haussa les épaules, visiblement embarrassée.

— Tu vas le garder ?

— Je ne sais pas.

— Dans quelques mois tu ne pourras plus cacher ton état...

— Je sais.

Le reste du chemin se fit en silence, chacune plongée dans ses pensées.

Rose et Barbel avaient grandi rue des Capucins. Destinées à travailler à la manufacture de tissage Mohler, située à proximité du centre, à quelques mètres de l'église, comme beaucoup de jeunes gens de leur âge, elles étaient devenues amies. Non, Rose n'usait pas ses jupes sur les bancs de l'école comme elle aurait souhaité, mais à la fabrique depuis l'âge de onze ans, depuis la mort de son père. Elle donna un gros coup de pied dans un caillou qui encombrait son chemin. Rien dans sa vie n'était comme elle l'aurait voulu. Quand pourrait-elle enfin penser à elle, et saisir toutes les faveurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps ? Sa vie allait changer, elle le savait, elle le voulait, mais igno-

rait encore par quel subit miracle cela se pourrait dans l'état actuel des choses.

— On va arriver en retard, bougonna Barbel alors qu'elles franchissaient le haut portail de la fabrique. Elles traversèrent la cour en accélérant le pas, puis montèrent une dizaine de marches et pénétrèrent dans le vaste atelier, où une odeur âpre de graisse et d'humidité les accueillit. Vingt métiers à tisser ainsi que l'étouffoir, au fond, destiné à la réception des cocons des vers à soie et à la préparation des fils, s'épalaient de part et d'autre d'une grande allée centrale. À peine avaient-elles franchi la porte que le dernier coup de cinq heures retentit au clocher. Déjà le grand Léon, un gringalet pâlot et rébarbatif proche de la quarantaine, contremaître chez Mohler, avançait vers les jeunes filles, avec la démarche d'un paysan arpentant son champ. Barbel passa devant lui en lui lançant un rapide *bonjour monsieur Léon* et fila instantanément à sa place. Rose tenta d'en faire autant, mais la cravache du grand Léon fut plus rapide, et se campa, coriace, au creux de son épaule.

— Quelle heure est-il, Margraff ?

Elle s'arrêta, se retourna, et bien que terrorisée, le considéra avec arrogance, décidée à ne pas se laisser impressionner.

— Cinq heures.

Le contremaître, qui nourrissait une rancune à l'égard de la gent féminine à cause d'un amour déçu, renchérit :

— Cinq heures deux, Margraff.

Le silence tomba comme un couperet. Les ouvrières s'étaient tournées vers l'entrée pour observer la scène. Qui de Rose ou de Léon allait tirer son épingle du jeu ? On attendait, craignant pour Rose. Le grand Léon avait une réputation

de persécuteur, de despote hargneux et rigide, exigeant une obéissance absolue et une rentabilité maximum, sinon c'était l'amende ou pire encore, le congédiement. Rose ne pouvait se permettre d'être à l'amende. Les médicaments de sa mère coûtaient cher. Et il y avait cet enfant qui allait naître !

— Non. Il est cinq heures.

Rose, debout face à Léon, fixait, angoissée, l'homme qui allait décider de son avenir. Elle ne pouvait se permettre de perdre la face. Qui la prendrait au sérieux si elle devait faillir face au contremaître ? Elle tremblait de tout son corps, certes, et le chaud monta à ses joues, mais elle ne se laisserait pas faire. Elle n'ignorait pas que le grand Léon la craignait pour sa langue bien pendue, et qu'il n'espérait qu'une chose, apprivoiser la femme fière et rebelle qu'elle était.

— Tu ne perds rien pour attendre, crâna-t-il de sa voix éraillée, un peu comme celle d'une roue de poulie mal huilée.

Et, se retournant vers les ouvrières qui s'étaient arrêtées de travailler pour chuchoter entre elles, il s'écria :

— AU TRAVAIL ! BANDE DE FEIGNASSES ! ALLEZ !

Tandis que Rose se dirigeait vers son métier à tisser, redoutant de s'écrouler à chacun de ses pas tant elle avait eu peur, elle se dit que les jours à venir, elle veillerait à ne plus être en retard. Elle s'en était bien tirée cette fois, mais au prochain coup, il ne la raterait pas. Léon s'en prenait à elle depuis le jour où elle avait intégré l'atelier.

Elle s'installa devant son métier mesurant pas loin de vingt mètres de long, et comportant une quarantaine de broches. C'était parti pour quatorze heures de travail ! Concentrée sur les bobines de soie qui s'entrecroisaient dans un mouvement régulier, elle refusait de se laisser

submerger par la peur de l'avenir, sinon il ne lui restait plus qu'à sauter du Kappelturm<sup>1</sup>. *Mais quelle imbécile !* se reprocha-t-elle dans un murmure, *comment ai-je pu me retrouver dans cette situation ?* Il lui fallait trouver une solution, et vite.

---

1. Beffroi : en 1285, Obernai, ville impériale, est alors florissante et le Conseil impérial peut s'offrir ce chef-d'œuvre de la Renaissance. La dépense est somptueuse : 1 672 livres, 16 shillings et 16 deniers. Le beffroi servait surtout à la surveillance des alentours, une surveillance aisée. Il culminait à 72 mètres. Les guetteurs protégeaient les troupeaux, et surveillaient les vignes, la richesse de la ville.



## La veuve Margraff

Un peu plus tard, en fin de matinée, Linette Margraff arriva devant son ancienne demeure, rue des Capucins. Encore tout ankylosée par une nuit semée de cauchemars, elle jurait comme un charretier à l'encontre de Bougras qui l'avait jetée à la rue avec pertes et fracas, tôt le matin, après une terrible dispute à cause de cette paysanne de Rosheim, Jeanine, qu'elle avait surprise dans les bras de son amant, la veille, dans l'arrière-cour.

*Nom d'une garce !* marmonnait-elle en tournant promptement la clé dans la serrure. *Et ma maudite tête ! J'ai l'impression d'avoir une enclume au sommet de mon crâne, sur laquelle on tape sans pitié.* Une fois à l'intérieur, elle jeta son baluchon dans un coin et monta les marches jusqu'au premier étage. Lasse, elle se glissa au fond de son lit, et s'endormit.

Linette était veuve depuis dix ans de Lucien Margraff. Elle vivait depuis trois ans chez Benoît Grassier, plus connu sous le nom de Bougras, le propriétaire de l'auberge de la Couronne, faisant fi des médisances et des ragots colportés par les voisins et la société obernoise à son sujet. *Je n'en ai*

*que faire de leurs préjugés... Je n'en serais pas là, si cette maudite guerre ne m'avait pas pris mon Lucien*, répondait-elle aux faiseurs de morale.

Dix ans plus tôt, tout semblait pourtant sourire à cette grande fille aux cheveux blonds qui, bien que de condition modeste, avait épousé le fils d'un tonnelier de Barr, Lucien Margraff. Tous les ingrédients pour un bonheur durable semblaient réunis. Ils s'aimaient. C'était le temps de l'insouciance, de l'amour, des fous rires et des projets.

Lucien, aidé et conseillé par son père, avait monté sa propre affaire dans une maison à deux étages, rue des Capucins. La demeure située au milieu d'une côte telle une grande gigue solitaire, bariolée de poutres transversales et diagonales, avait un bon potentiel pour installer un atelier au rez-de-chaussée. Celui-ci donnait sur une cour intérieure avec une remise. En 1870, un an à peine après avoir démarré, Lucien fut contraint d'embaucher deux ouvriers, ne pouvant plus à lui tout seul assurer toute la charge de travail. Linette accoucha de Rose et continua à travailler à la fabrique Mohler en attendant que Lucien se soit fait une clientèle.

Le couple était heureux. Mais Linette faisait partie de ces femmes nées, semble-t-il, pour attirer à elles les ennuis. La fatalité n'étant pas synonyme de bonheur, on peut aisément imaginer le destin qui serait le sien.

Cette même année, Lucien fut mobilisé de force dans le 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne<sup>1</sup>, comme bon nombre de jeunes gens.

Trois mois plus tard, Linette reçut la visite de deux officiers qui lui annoncèrent le décès de son époux, mort aux abords de Frœschwiller, alors qu'il menait ses chevaux

---

1. Forces militaires en présence lors de la Bataille de Frœschwiller-Wœrth (1870), qui eut lieu le 6 août 1870 au début de la guerre franco-prussienne.

boire dans la Sauer<sup>1</sup>. Un coup terrible pour cette femme qui s'effondra de douleur pour ne se relever que quatre ans plus tard.

Odile Bernstein, une voisine, prévenante et pleine de compassion, s'occupait de la petite Rose et de Linette. Mais le chagrin terrassait la veuve qui s'était mise à boire plus que de raison, prétextant que le vin l'empêchait de penser. Monsieur le maire d'Obernai, Heinrich Gierlich, avait tout mis en œuvre pour trouver à madame Margraff un logement plus petit, et moins cher, mais Linette voulait demeurer rue des Capucins, allant jusqu'à menacer de se tuer, si quiconque tentait de la déloger. Les Kintz ne voyaient aucun inconvénient à continuer de louer la maison à la veuve, qui demeura, rue des Capucins.

Les semaines passèrent, puis les mois, et les années. Linette était devenue alcoolique. Aidée d'Odile Bernstein et d'Albertine Heim, une autre voisine, la veuve arrivait tant bien que mal à gérer son quotidien entre les quinze heures à la fabrique et sa petite fille, Rose, qui passait le plus clair de son temps chez Odile, elle-même mère de quatre enfants.

Un jour, Benoît Grasser, dit Bougras, le tenancier de l'auberge de la Couronne située côté sud de la place du Marché, était venu rendre visite à Linette. Cela fit beaucoup parler, rue des Capucins. Il était comme un grand gamin maladroit, avec son bouquet de fleurs à la main. Lui-même veuf, il avait dans l'idée de fréquenter madame Margraff, et pour ce faire, il se mit en tête de la conquérir. Il lui disait que son cœur saignait d'amour pour elle. Mais Linette ne se laissait pas attendrir. Elle résistait. Lui s'obstinait, la comblant de cadeaux. Certains soirs, il faisait le joli cœur sous sa fenêtre. Cela séduisait Linette qui avait oublié les

---

1 Sauer : rivière franco-allemande longue de 70 kilomètres.

plaisirs de l'amour depuis longtemps. Un jour pourtant elle accepta de dîner avec lui, dans son restaurant. Il lui fit envoyer une jolie robe. Bien que peu encline à refaire sa vie, la jeune femme fut touchée par cette attention. L'acharnement de Bougras ne fut pas vain. La veuve s'abandonna à cette passion, scandalisant voisins et bonne société par son mépris des conventions. Au début de leur union, Linette partageait son temps entre l'auberge et la rue des Capucins. Bougras jouait les amants protecteurs. Cela plut à Linette. Elle ne fut pas longue à s'installer chez lui. Deux mois plus tard, elle se retrouvait à briquer l'auberge, quand elle n'était pas derrière les fourneaux à aider la cuisinière. Rêves et ambitions s'écroulaient. Elle avait compris que cette relation n'était qu'une mascarade.

Rose n'aimait pas Bougras. Elle avait tout juste cinq ans quand elle fit la connaissance de ce gros bonhomme joufflu et excessif. La petite fille était pourtant persuadée que si sa mère retrouvait un compagnon, tout redeviendrait comme avant, comme du temps où son père vivait encore. Elle aurait à nouveau une vie heureuse, rythmée de fous rires et de promenades, de veillées au coin du feu à se raconter des histoires, et à chanter. Mais le nouvel homme de sa mère n'était pas comme son père. Il était arrogant et parlait fort, avec un regard de tortionnaire qui vous glaçait le sang lorsqu'il posait ses yeux sur vous.

Et puis ce nouvel homme aimait la bière et le schnaps. À cause de lui, sa mère buvait trop de bière et de schnaps. Du moins était-ce le raisonnement de la fillette. En réalité, l'alcool aidait Linette Margraff à oublier son malheur.

Commencèrent alors pour la fillette des jours pénibles et solitaires. L'enfant qu'elle était regardait, impuissante, sa mère devenir une étrangère pour elle.

Après son retour et son long somme, Linette se réveilla en fin d'après-midi. Avec hargne, elle repoussa de ses pieds l'épaisse couverture qui la recouvrait et tenta de s'asseoir, tant bien que mal, au bord du lit. Puis elle se leva, chancelante, et se dirigea vers la porte entrouverte pour se rendre à la cuisine. Elle avait soif. *Quelle heure est-il ?* songea-t-elle. *Il n'y a personne dans cette fichue baraque ? Rose ? Tu es là ?*

Elle avança jusqu'à la cage d'escalier, posa son pied sur la première marche. Elle ne vit son châle rouge tomber que lorsqu'il effleura sa cheville et la chatouilla. Elle essaya bien de se pencher pour le rattraper, mais son pied glissa sur la marche. Elle perdit l'équilibre. Son corps dévala la cage d'escalier, pareil à une marionnette dégingandée.